

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/278810179>

Racisme, xénophobie et idéologies politiques dans les stades : sérier les problèmes pour éviter les amalgames

Article · January 2008

CITATIONS

3

READS

38

3 authors, including:



[Dominique Bodin](#)

Université Paris-Est Créteil Val de Marne - Uni...

151 PUBLICATIONS 120 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)



[Stéphane Héas](#)

Université de Rennes 2

143 PUBLICATIONS 106 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Project

Rare disease [View project](#)

DOMINIQUE BODIN, LUC ROBÈNE,
STÉPHANE HÉAS

Racisme, xénophobie et idéologies politiques dans les stades de football

FACE AUX TROUBLES ET MANIFESTATIONS RACISTES et xénophobes qui semblent se multiplier depuis environ deux ans dans les stades de football un peu partout en Europe, un certain nombre d'hommes politiques ont réagi pour condamner l'« inacceptable ». Ainsi, Jean-François Lamour, ministre des Sports français, lançait un appel à « la responsabilité de tous ¹ », tandis que Miguel Angel Moratinos, ministre des Affaires étrangères espagnol, déclarait, depuis le Costa Rica où il était en déplacement, que « tout propos raciste visant n'importe quel joueur en raison de la couleur de sa peau devrait être dénoncé sans retenue ² ». Le même jour, Richard Caborn, ministre britannique des Sports, annonçait qu'il allait demander l'intervention de la FIFA (Fédération Internationale de Football Association) et de l'UEFA (Union Européenne de Football Association) pour sanctionner les dérives constatées. En France, le 15 mars 2006, le ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy présentait aux parlementaires UMP une proposition de loi visant à dissoudre les groupes de supporters violents ou affichant des idées racistes et xénophobes

1. Lors d'une émission sur RTL le 16 novembre 2004.

2. Lors d'une conférence de presse au Costa Rica le 18 novembre 2004.

dans les stades ; cette loi devait venir renforcer celle adoptée le 23 janvier 2006 concernant les interdictions de stade, et la loi Alliot-Marie³ qui, en restant longtemps inappliquée, a renforcé le contexte d'anomie sociale⁴. Le journal *La Croix*, au lendemain de l'appel du pape Benoît XVI à la lutte contre le racisme à l'occasion du match Italie-Allemagne, consacrait sa couverture à cette dérive dérangeante au point qu'un pape en vienne à s'intéresser aux questions sportives⁵.

Ces prises de position pour morales, légitimes et normales soient-elles de la part d'hommes politiques de pays démocratiques sont cependant surprenantes. Tout d'abord parce que les manifestations et propos racistes et xénophobes des spectateurs ne sont ni nouveaux, ni plus nombreux qu'autrefois. Les mesures législatives adoptées dans la plupart des pays d'Europe depuis quelques années⁶ montrent à l'évidence que racisme, xénophobie et idéologies politiques ont déjà une longue histoire dans le domaine du football un peu partout en Europe⁷. Ainsi, l'Unesco affirmait en 2000 que la récente condamnation, par la FIFA, des actes et manifestations de racisme ne devait « pas faire oublier l'absence de réaction observée à la suite du comportement critiquable de certaines personnalités du football, comme Mehmet Ali Yilmaz ». Ce dernier, président du club Turc de Trabzonspor, avait en effet traité l'attaquant noir anglais Kevin Campbell de « cannibale » et de « décoloré »⁸. Le cas n'est pas isolé puisque Ron Atkinson, consultant de la chaîne britannique ITV et entraîneur d'Aston Villa, se croyant hors antenne, traitait lors d'une retransmission télévisée, Marcel Desailly, de

3. Loi n° 93-1282 du 6 décembre 1993 relative à la sécurité des manifestations sportives NOR : MJXS9300141L.

4. Voir Dominique Bodin, « Football, supporters, violence : la non application des normes comme vecteur de la violence », *Revue Juridique et Économique du Sport*, n° 51, 1999, p. 139-149 ; Dominique Bodin et Dominique Trouilhet, « Le contrôle social des foules sportives en France : réglementation, difficultés d'application et extension des phénomènes de violences », in D. Bodin (dir.), *Sports et violences*, Paris, Chiron, coll. « Sports Études », 2001, p. 147-168.

5. *La Croix* du 2 mars 2006, no 37385, p. 1-4.

6. André-Noël Chaker, *Étude des législations nationales relatives au sport en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 1999.

7. John Clarcke, *Football, Hooliganism and the Skinhead*, Birmingham, Center for Contemporary Cultural Studies, 1973 ; Philippe Broussard, *Génération supporter*, Paris, Robert Lafont, 1990. Dominique Bodin, Luc Robène et Stéphane Héas, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004.

8. http://www.unesco.org/courier/2000_11/fr/ethique.htm.

« putain de fainéant de nègre⁹ ». Que dire des sorties malheureuses du commentateur sportif Thierry Roland exprimant, entre autres, en 1986, ses regrets lors de la coupe du monde à voir la rencontre Angleterre-Argentine supervisée par M. Benaceur en ces termes : « Ne croyez-vous pas qu'il y a autre chose qu'un arbitre tunisien pour arbitrer un match de cette importance¹⁰ ? », ou encore du salut fasciste réitéré par Di Canio, capitaine de la Lazio de Rome, devant les supporters romains qui l'acclamaient le 11 décembre 2005 ? Le racisme n'est donc pas seulement l'affaire des supporters même si les exactions les plus importantes sont leur fait.

Alors que les premières grandes manifestations xénophobes liées au football datent de la fin des années 1970, ce n'est qu'en mars 2003 que l'UEFA et FARE (Football Against Racism in Europe), réunis à Londres, ont adopté une charte proposant dix mesures concrètes pour lutter contre le racisme dans le football.

Tardives donc, ces dénonciations officielles, relayées en bloc par les médias, peuvent surprendre pour plusieurs raisons. En premier lieu parce qu'elles ne permettent pas de distinguer ce qui relèverait d'une idéologie partagée – une « vision du monde » – de ce qui pourrait éventuellement n'être qu'une « simple » provocation inhérente à la logique du jeu. Or la genèse de processus dynamiques, comme les constructions identitaires par acculturation antagoniste, joue manifestement un rôle non négligeable qu'il s'agit d'appréhender sous peine de masquer la réalité plus grave de l'enracinement idéologique avéré d'autres manifestations. S'il ne faut pas surcharger de sens les propos outranciers des fans qui ne visent bien souvent que la disqualification de l'adversaire¹¹, saisie de l'extérieur, la frontière reste mince entre l'ancrage idéologique et le jeu dans le jeu. Il reste certain que cette logique identitaire agonale pose problème au moins à trois niveaux : lorsque, pour mieux se dessiner, elle instrumentalise l'histoire ou l'actualité douloureuse des conflits ; parce qu'elle brouille les pistes en empruntant ici de manière fallacieuse ses modèles aux antagonismes politiques contemporains ; ou bien en investissant dans une concurrence ludique malsaine la violence de la barbarie nazie.

9. Propos faisant l'objet d'un carton rouge dans *L'Équipe Magazine* du 30 avril 2004, n° 104, p. 19.

10. Guy Dutheil, « La fin des années Thierry Roland », *Le Monde*, 25 septembre 2004, p. 32.

11. Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995.

Des joutes verbales à la cristallisation des stéréotypes sportifs

Le cas de l'Ajax d'Amsterdam constitue le meilleur exemple de ces défoulements oratoires et identitaires. Les supporters de l'équipe néerlandaise affichent en effet volontiers, par simple provocation, une fausse « identité juive ». Aux étoiles de David brandies par défi et aux cris de « Joden ! Joden ! Joden ! » poussés par les supporters de l'Ajax dont l'absence pratiquement totale d'ancrage avéré dans la judéité ne laisse pas d'interroger¹², répondent les vociférations du camp adverse (l'ADO de La Haye) aux cris de « Hamas ! Hamas ! Hamas ! », ou les « ssssss... » qui imitent le bruit des chambres à gaz. Évoquer ce cas extrême d'instrumentalisation symbolique permet d'opérer une distinction heuristique fondamentale dans la genèse de conduites dont il devient possible de saisir la logique plus concurrentielle que réellement fondée en termes de xénophobie, de racisme, d'antisémitisme... Faute de quoi, la violence de ces mascarades risque à terme d'occulter le vrai problème qui demeure, à savoir la haine raciale et ses multiples manifestations « sportives » dans les stades.

On s'étonnera encore de voir ces déclarations venir, *in fine*, renforcer les représentations existantes en matière de hooliganisme. Dans l'imaginaire collectif le hooligan est anglais, jeune, pauvre ou mal inséré socialement, délinquant dans la vie quotidienne, « étranger » au monde du football, imbibé d'alcool, et se revendiquant d'une idéologie d'extrême droite ou appartenant à des groupuscules néo-nazis¹³. Un portrait archétypique qui tend à naturaliser et à sociologiser la violence des foules sportives considérée dès lors comme partie intégrante des *habitus* de certains individus et faisant des hooligans les « bidochons¹⁴ » des temps modernes. S'exprimerait donc dans les stades de football un populisme, pris au sens poujadiste du terme, visant à la discrimination des individus selon leurs origines ethniques et culturelles, et favorisant la préférence locale (dans le cas des clubs), nationale (dans le cas des équipes du même nom), afin de retrouver place et rang dans une société qui les exclut. S'il s'agit bien d'une illusion qui trouve corps et sens dans sa médiatisation, elle n'en constitue pas moins un défi pour les sociétés démocratiques occidentales contemporaines dont le

12. Eric Collier, « Drôle de match à Amsterdam », *Le Monde*, 16 février 2005, p. 12.

13. Dominique Bodin, *Hooliganisme, vérités et mensonges*, Paris, ESF, 1999.

14. Pour reprendre la figure célèbre des personnages créés par Christian Binet.

délitement du lien social accompagne les crises socio-économiques des vingt-cinq dernières années¹⁵. Télévisions et journaux, qui traitent trop souvent des violences dans l'urgence médiatique, renforcent cette perception simplifiée et simpliste du problème.

Enfin, les déclarations de l'UEFA et FARE autour de cette chartre surprennent car, en adoptant cette posture restrictive qui consiste à assimiler en une seule et même catégorie d'analyse idéologie, racisme et xénophobie, les différents acteurs du monde sportif ignorent, ou feignent d'ignorer, que les stades peuvent être les témoins d'autres courants et que c'est l'idéologie libertaire qui a dans la plupart des cas donné naissance aux groupes de supporters dans les années 1970 et 1980.

Or, face à ce problème, qui se pose la question de savoir si ces idéologies ont réellement un sens ou une finalité claire et distincte chez les protagonistes ? Si elles relèvent d'une volonté politique indigène aux supporters ou si elles sont téléguidées ? Si ces exubérances résultent de simples logiques oppositionnelles *hinc et nunc* ou si elles sont ancrées dans un racisme confirmé par d'autres engagements politiques ou associatifs ? En formulant ces questions notre objectif n'est pas d'amoindrir, justifier ou soutenir ce qui est, et doit rester, de l'ordre de l'inqualifiable et de l'inacceptable, dans tous les cas, et sans aucune restriction. Il s'agit simplement de poser les contours d'une analyse de phénomènes qui, pour avoir la même expression (les démonstrations racistes et xénophobes), ne possèdent cependant pas les mêmes soubassements et finalités. Comprendre n'est en rien accepter¹⁶, mais doit permettre d'adapter les réponses politiques et sociales afin de tenter de se prémunir contre ce problème¹⁷. Notre réflexion s'inscrit d'une part, dans une recherche menée de 1996 à aujourd'hui auprès de divers groupes hooligans français et européens à partir d'entretiens et d'observations participantes et, d'autre part, dans le cadre de notre collaboration avec diverses institutions parmi lesquelles le Conseil de l'Europe destinée à mettre en œuvre à la fois une réglementation et une politique de prévention.

15. Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste. De l'archaïque au médiatique*, Paris, Berg international, 2002 et *Le retour du populisme. Un défi pour les démocraties européennes*, Paris, Universalis, coll. « Le tour du sujet », 2004.

16. Pascal Duret, *Les larmes de Marianne*, Paris, Armand Colin, 2004.

17. Michel Wieviorka (dir.), *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte, 1992 et *La tentation antisémite. Haine des juifs dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005.

La question des idéologies politiques...

Aux comportements agonistiques invoqués pour caractériser le hooliganisme vient se superposer l'image classique qui assimile les hooligans aux néo-nazis et Skinheads. Dès lors, ce n'est pas tant l'« idéologie » en tant que mot ou concept établi qu'il s'agit d'interroger, mais bien ce que ce vocable recouvre comme sens et comme présupposés. L'idéologie est-elle, en effet, un idéal, des idées, préceptes, croyances, jugements de valeurs qu'une société tend à imposer à ses membres ou aux autres, ou à l'inverse, que des individus, en plus ou moins grand nombre, essaient d'imposer dans une société afin de bouleverser l'ordre social établi ? Quelle que soit l'entrée retenue, l'idéologie doit être considérée comme le ferment et le fondement de nombreux fanatismes ou totalitarismes¹⁸. Autrement dit l'idéologie raciste et xénophobe intègre de manière dynamique un modèle spiralaire de la construction de la violence pouvant aller des petits faits dérisoires aux massacres et cruautés diverses.

Supportérisme, Skinheads et idéologie d'extrême droite

Apparu à la fin des années 1960 en Angleterre, le mouvement skinhead n'était pas raciste. Il rassemblait Blancs et Noirs, d'origine jamaïcaine pour la plupart, autour du ska, une musique dont Madness et The Specials étaient le fer de lance. Initialement inscrit en opposition à la culture hippie, le mouvement se radicalise. Ainsi, les Rude Boys, jeunes des guettos d'origine jamaïcaine, adoptent un nouveau look caractéristique : treillis militaires, pantalons « pattes d'éph. », t-shirts décolorés, badges, cheveux longs, et affichent des normes de masculinité et de virilité à travers la violence de leurs propos puis de leurs actes. En rage contre les institutions, la fatalité économique, ils crachent leur hargne face au chômage, aux injustices et à l'immobilisme de la société capitaliste. À la même époque, l'espace social du football se transforme : autonomisation de la jeunesse, construction de nouvelles tribunes à l'extrémité des stades (les *ends*), professionnalisation du jeu, etc. Et c'est dans ces *ends* que les jeunes se regroupent par quartiers mais aussi par culture d'appartenance (Mods, Roughs, Skinheads, Teddy-boys, pour ne

18. Hannah Arendt, *Le système totalitaire* (1951), Paris, Plon, 1972.

citer que les principaux). C'est en se mélangeant aux Mods que le mouvement skinhead se radicalise une première fois. Le hooliganisme naît de la confrontation des oppositions sportives et culturelles¹⁹ et c'est à la fin des années 1970 que le mouvement skinhead devient véritablement violent. Le slogan de l'époque, « No future », porté par la première vague du mouvement punk dès 1976, exprime bien le désarroi social dans lequel s'inscrivent également les Skinheads. Le mouvement se durcit en réaction à la paupérisation de la société anglo-saxonne²⁰ et à la politique socio-économique du gouvernement Thatcher qui marginalise les jeunes issus de la classe ouvrière. Ils adoptent un cri de ralliement – *Oi : Oh you !*, (« Hep, toi ! »), qui est également le nom d'une musique dont les groupes contestent l'ordre établi, la politique économique et sociale et l'exclusion des ouvriers blancs²¹. Certains de ces groupes musicaux affichant leur soutien à tel ou tel club dans leurs chansons, la musique « oi » apparaît simultanément dans les tribunes avec ses mélodies faciles à retenir pour soutenir les équipes qui idéalisent en même temps la différence culturelle, raciale et sociale. Ian Stuart chante ainsi « la lutte pour la survie de la race blanche²² ». La violence devient le moyen privilégié pour les Skinheads de transformer l'inégalité en réussite sociale, l'exclusion en reconnaissance sociale ; elle acquiert un statut politique de lutte des classes dont le football populaire devient la métaphore car il leur donne le sentiment de rester les sujets de leur existence à travers la rage du paraître et le désir de reconnaissance sociale²³. Les Skinheads n'affichent pourtant pas encore tous, loin s'en faut, une appartenance politique. Ce n'est qu'à partir du début des années 1980 que la plupart s'inscrivent dans les deux principaux partis d'extrême droite : le British Movement et le National Front. Cette adhésion contribue à diffuser

19. Dominique Bodin, Luc Robène et Stéphane Héas, « Le hooliganisme entre genèse et modernité », *Vingtième siècle*, n° 85, 2005, p. 61-83.

20. Au milieu des années 1970, l'inflation atteint 25 %, à la fin des années 1960 14 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté.

21. Garry Johnson et Garry Bushell, *Oi ! A View from the Dead End of the Street*, Londres, Babylon Books, 1982.

22. Notre traduction. Le phénomène concerne également l'Allemagne à travers par exemple les chansons du groupe « Commando Pernod » des groupes « Störkraft », « Volkzorn », « Endsieg », etc., qui de la fin des années 1970 au milieu des années 1980 propagent des propos racistes et xénophobes.

23. John Clarke, *Football hooliganism and the skinheads*, Birmingham, Center for contemporary cultural study, 1973 et Alain Ehrenberg, « La rage de paraître », *Autrement*, n° 80, 1986, *op. cit.* ; p. 148-158.

les idéologies d'extrême droite parmi les jeunes supporters qui, déçus par les partis politiques classiques, trouvent dans le racisme un moyen d'exprimer leur colère en se concentrant sur une « victime émissaire ». Parallèlement, la violence empire dans les stades. Des groupes vont se structurer un peu partout en Europe en s'affublant de noms inquiétants (les *Nutty turn out* de Millwall, les *Headhunters* de Chelsea, le *Service Crew* de Leeds) ou d'homonymes qui ne sont pas sans rappeler le III^e Reich (l'*Army Korp* du PSG, le *Naoned Korp* du FC de Nantes), tandis que d'autres affichent distinctement leur appartenance politique (*Ordre Nouveau* au PSG). En Espagne, les jeunes franquistes se regroupent autour de l'*Español de Barcelona*, tandis qu'en RFA et en RDA, les nostalgiques du III^e Reich se retrouvent dans les clubs de Berlin, Dortmund et Leipzig.

Mais est-ce à dire pour autant que Skinheads, supporters et hooligans sont une seule et même entité et que toutes les manifestations racistes observables dans les stades possèdent des fondements idéologiques ?

De l'idéologie des stades : du rite carnavalesque aux revendications nationalistes

Les manifestations racistes et idéologiques répondent en fait à cinq modèles qui, pour être distincts, peuvent cependant se compléter, s'articuler, voire fonctionner ensemble à l'intérieur d'un méta-modèle « spiralaire » allant de la « simple » rhétorique des supporters aux dérives nationalistes et xénophobes.

a) Logique et rhétorique des supporters

La répartition des spectateurs dans les tribunes ne répond pas seulement à une logique financière. Aux loges, sages et respectueuses, où s'affichent aujourd'hui entrepreneurs et responsables politiques locaux, s'oppose le public tumultueux, chahuteur, mais aussi plus jeune des « virages ». On distingue ainsi, selon la terminologie consacrée, spectateurs et supporters qui s'imaginent constituer le soutien exclusif d'une équipe qu'ils encouragent de manière partisane et chauvine, « affirmation bruyante d'une identité mais aussi [la] condition nécessaire de la plénitude de l'émotion²⁴ ». Ces démonstrations sont en fait une expression prosaïque et sporadique

24. Christian Bromberger, « La passion partisane chez les ultra », *Les cahiers de la sécurité intérieure*, n° 26, 1996, p. 34.

permettant au groupe de marquer son antinomie ou un moyen pour quelques uns de se distinguer. Elles n'ont ni le même sens, ni les mêmes finalités selon qu'elles correspondent au « modèle italien ou anglais²⁵ ».

Ce soutien inconditionnel dénué de *fair-play* exprime une volonté de jouer un rôle crucial et déterminant sur l'issue de la rencontre. La raison essentielle tient à l'âge²⁶. Ces publics juvéniles s'identifient à l'équipe et au club ; il en résulte une homologie entre rivalités sportives et rivalités intergroupes. Être supporter devient finalement un style de vie et marque l'appartenance à une communauté spécifiée. Chez les *Ultras*, il n'est pas question de convivialité avec les autres groupes qui se construisent par « acculturation antagoniste ». L'identité du groupe et sa cohésion sont renforcées par la tendance à valoriser en permanence l'*in-group* et stigmatiser l'*out-group*. Les supporters adverses sont féminisés, l'équipe adverse fustigée, les joueurs étrangers (souvent noirs) conspués en imitant le cri du singe et/ou en leur lançant des bananes : autant de processus sociaux qui permettent aux groupes de se construire par rassemblement et opposition tout en participant, à leur manière, au match et à la victoire en cherchant à déstabiliser l'Autre qui est doublement étranger : adversaire et étranger, assimilant, à l'image de certaines théories raciales et racistes, couleur de peau et nationalité. Mais on aurait cependant « tort de surcharger de sens ces débordements. Ils forment le langage de la rivalité sportive inscrite au cœur de la logique du jeu²⁷. » Les mêmes supporters sont capables de conspuer les joueurs noirs adverses et soutenir leurs propres joueurs noirs. Dans un registre proche, on trouve l'illustration de cette logique de dévalorisation-valorisation, que nous pourrions qualifier d'opportuniste, avec le joueur arabe Abbas Souan, membre de la seule équipe arabe du championnat israélien qui, conspué par les supporters du Bétar, l'équipe de Jérusalem, considérés comme « les plus racistes d'Israël », a été encensé par tout le pays suite au but qu'il a marqué, en équipe nationale, lors d'un match de qualification au Mondial 2006. La compétition est

25. Philippe Broussard, *Génération supporter*, op. cit.

26. 64,1 % des supporters ont moins de 25 ans et 56,8 % des violences hooligans sont commises par les 17-24 ans. Dominique Bodin, *Le hooliganisme*, Paris, PUF, coll. « QSJ ? », 2003.

27. Christian Bromberger, *Le match de football...*, op. cit., p. 264.

duale ; elle a lieu autant sur le terrain que dans les tribunes. Dans cette logique partielle et partisane les oppositions, railleries, préjugés sont amplifiés, pour la « cause » du fait supporter et jusqu'à la démesure. Le risque est de voir ces manifestations racistes, sans fondement idéologiques, conduire, dans certains cas, à des actes où l'idéologie politique supplantera cette fois l'opposition sportive.

b) À Marseille, se distinguer pour exister

Entre 1980 et 1995, au moment où les croix celtiques et/ou les croix gammées commencent à fleurir dans la tribune Boulogne du Parc des Princes, le « A » de Anarchie et la figure du *Ché* peuplent la partie supérieure du Virage Sud du stade vélodrome de Marseille occupée par les *South Winners*. Ils arborent des T-shirts et des blousons floqués du sigle *KAOTICS*, des drapeaux occitans et des drapeaux corses à tête de Maure. Sur les affiches annonçant les déplacements, les armes par destination (batte de base-ball, matraque) côtoient la mention *KAOS* ou encore le « A » de anarchie, qui exprime une appartenance politique et une volonté certaine de recourir à la violence.

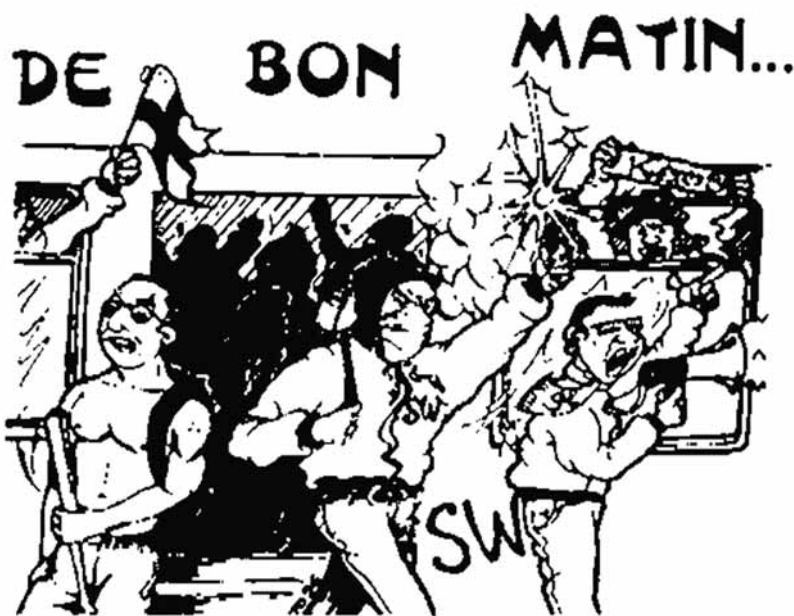


Figure 1. Affiche des *Winners* pour le déplacement à Lyon en 1998.

Au classement officieux des supporters français, les *Winners* ont, à cette époque, la double réputation d'être très violents et invaincus. L'appartenance politique n'est pourtant qu'un prétexte pour se différencier des autres groupes même si quelques actions pourraient laisser penser le contraire. Ils ont ainsi, en 1993, embrasé un drapeau tricolore face aux supporters d'extrême droite du Kop de Boulogne qui entonnaient *La Marseillaise*.

Se différencier des Parisiens tout d'abord mais aussi et surtout des autres supporters marseillais, principalement de leurs amis d'hier, les Ultras. Revenons quelques années en arrière. La proximité de l'Italie et les rencontres de Coupe d'Europe ont déclenché un enthousiasme pour le football sans limite parmi les jeunes marseillais dans les années 1980. Par mimétisme des jeunes se regroupent dans le virage sud en un groupe qui ressemble à Marseille : bigarré et culturellement diversifié. Rapidement, des tensions apparaissent entre leaders, au point que le groupe initial se scinde à la fin des années 1980 en trois unités distinctes : les *Fanatics*, les *Ultras*, et les *Winners*, qui resteront cependant brièvement unis à travers une association commune dénommée FUW. Les raisons de cet éclatement sont tout d'abord ethniques²⁸ : les *Ultras* et les *Fanatics* sont essentiellement composés de « Blancs », bien que beaucoup soient d'origine étrangère, à commencer par les leaders, les *Winners* sont composés de « Gris ». Les raisons de l'éclatement sont également culturelles et sociales : les *Ultras* et les *Fanatics* proviennent de couches sociales plus aisées que les *Winners* issus principalement des quartiers nord de Marseille ou du Panier où le taux de chômage atteignait 40 % en 1998. Ces dissensions sont également motivées par le pouvoir et le leadership dans le Virage sud. L'âge, enfin, joue un rôle important dans cette ségrégation. Les *Winners* ont été fondés par des lycéens, tandis que les autres groupes rassemblent des jeunes un peu plus âgés, insérés professionnellement ou poursuivant des études supérieures pour la plupart. Rapidement, les Ultras se structurent en un groupe distinct le *CU 84* (Commando ultra créé en 1984). Certains revendiquent des idées d'extrême droite, affichent et arborent des signes distinctifs et ostensibles (*Bombers* et crânes rasés) qui pourraient le laisser supposer. Quelques membres du noyau dur²⁹ portent même des *Doc Martens* à lacets blancs, signe

28. Au sens de Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fénart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

29. Le noyau dur est constitué des membres les plus actifs du groupe. Leur nombre oscille

manifeste d'appartenance ou d'assimilation aux mouvements skin-heads.

Par réaction, les Winners affichent le Ché et des drapeaux anarchistes. Les membres du noyau dur portent le *bombers* retourné, doublure orange visible ainsi que des *Doc Martens* à lacets rouges comme les Redskins (Skinheads d'extrême gauche). Pour les leaders des deux groupes, « tout cela est venu comme ça, par provocation » ou encore « par envie de se distinguer des fachos de l'autre groupe qui les traitent de "Rebeu" ».

En fait, ces affirmations extrémistes sont plus feintes que réelles. Chez les Winners, si l'esprit qui a prévalu à la formation des groupes Ultras les rapprochent bien souvent d'une idéologie libertaire, l'aspect le plus important de la dimension politique transparait dans l'application au quotidien des valeurs communautaires : solidarité, refus de faire des profits importants, aide financière des membres et autres formes d'assistance. Cet esprit libertaire coïncide aussi tout simplement avec les difficultés sociales, le sens de la débrouille et la nécessaire mise en commun des ressources de ces jeunes pour s'en sortir. Cet esprit de corps transparait jusque dans la solidarité lors des affrontements, mais pour les leaders, cette violence est canalisée et n'a rien à voir avec celle de la rue à laquelle sont confrontés quotidiennement ses jeunes adhérents. Il n'est cependant aucunement question, à Marseille, d'infiltration politique. Aucun groupe marseillais ne s'est jamais affilié avec des homologues d'autres stades qui revendiqueraient la même idéologie. Mieux, si la Direction Centrale de la Sécurité Publique³⁰ les considère comme extrêmement dangereux et à l'origine de nombreux affrontements ou dégradations, il n'est jamais fait référence d'une quelconque appartenance à une organisation politique ou, comme certains de leurs homologues parisiens, au service d'ordre d'un parti. *A contrario* les groupes marseillais, quelle que soit l'idéologie affichée ou revendiquée, vont jusqu'à faire front commun contre les « fachos » parisiens ou lyonnais. La politique revendiquée ici est bien feinte et favorise la construction identitaire dans une logique distinctive et oppositionnelle.

c) L'extrême droite est dans le stade : l'infiltration politique de la tribune rouge (Kop de Boulogne) du Paris Saint-Germain

selon la taille et l'importance du groupe. Chez les Winners et le CU 84 ils sont entre 300 et 500. À l'instar de la délinquance juvénile ce sont eux qui commettent le plus de méfaits.

30. À travers ses rapports annuels.

En ce qui concerne le Paris Saint Germain, le doute n'est plus possible depuis les événements de 1993 lors du match PSG-Caen, où un capitaine de CRS s'est fait lyncher en direct à la télévision par des hooligans d'extrême droite, ceux de 1996 avec les « ratonnades » qui ont suivi la présentation de la Coupe des Vainqueurs de Coupes remportée par le PSG, ceux de 2001, durant le match PSG-Galtasaray, durant lequel les hooligans d'extrême droite s'affrontèrent dans les tribunes avec les supporters stambouliotes ou plus récemment l'affaire Quémeneur. Le Choc du mois, périodique du front national, fait ainsi depuis longtemps l'apologie du Kop de Boulogne. Les groupes de supporters servent de vitrine permettant de noyauter et recruter les jeunes des tribunes. À défaut de diriger le Kop, l'extrême droite l'a instrumentalisé à des fins idéologiques faisant du PSG la figure emblématique du travail d'infiltration et de propagation des idées de la nouvelle extrême droite en France³¹. Ce Kop est né en 1987 sous l'impulsion d'un Skinhead³² membre fondateur des Jeunesses Nationalistes Révolutionnaires (JNR) qui sont rattachées à l'organisation Troisième voie. À cette époque, Troisième voie, L'œuvre française et le Parti Nationaliste Français et Européen (PNFE) tentent de structurer les groupes skinheads épars.³³ Les JNR ont même leur quartier général au Parc des Princes et vont influencer le Kop. S.A. fonde le 9 décembre 1989, le « Pitbull kop » à l'origine de nombreux affrontements et slogans xénophobes et pronazis. Le Kop deviendra, sous l'impulsion du Pitbull Kop et d'autres groupuscules (Army Korps et PSG Assas Club) hooligan en totalité, à partir de la rencontre PSG-Strasbourg du samedi 16 janvier 1993 arborant des drapeaux « Sudistes et Ordre Nouveau ». ³⁴ De nouveaux groupes, *a priori* moins politisés, s'organisent comme les *Boulogne Boys*. Cet « apolitisme », nécessité par les contrôles policiers mis en place, n'est en fait qu'une façade comme le montre la photographie, de ce supporter, arborant la tenue des Skinheads et faisant le salut nazi, membre des *Boulogne Boys*, devenu en 1996 responsable des stewards.

31. Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988.

32. Que nous appellerons S. A. de ses initiales.

33. Christophe Bourseiller, *La nouvelle extrême droite*, Paris, Éditions du Rocher, 2002 [1^{re} éd. 1991]. Michel Winock, *Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Seuil, 1993.

34. Norbert Rouibi, Colloque sur la sécurité et la violence dans les stades lors des manifestations sportives (1989), ministère de l'Intérieur, document interne dactylographié, mise à jour du 15 février 1994, p. 4.



Figure 2. Article du *Parisien Libéré* dénonçant l'appartenance du responsable des stewards³⁵ parisiens aux mouvements d'extrême droite.

L'infiltration des tribunes s'inscrit dans une stratégie de visibilité politique à travers une provocation à la discrimination, à la haine et à la violence raciale comme le montrent les affiches des groupes de supporters du Kop de Boulogne en 1993.



Figure 3. Apologie de la haine raciale au Kop de Boulogne (Affiches et dessins floqués sur les tee-shirts).

35. En charge du contrôle des foules dans les stades depuis la loi d'orientation de la sécurité de 1995.

Cette idéologisation des tribunes met en évidence un dysfonctionnement social profond et, tout comme le hooliganisme, « témoigne d'abord de l'épuisement des modalités de traitement politique et institutionnel des demandes sociales »³⁶. Le football est instrumentalisé et devient l'expressivité de l'errance socioéconomique des jeunes exclus de la société. Le racisme à ce niveau n'est pas un refus de la modernité, mais une peur d'en être exclu et de ne plus trouver place et rang dans la société. Mais racismes et idéologies d'extrême droite ne sont pas seulement l'expression d'une paupérisation de la société dans laquelle ils se donnent à voir, ils sont également une combinaison de domination et de ségrégation. Les fondateurs du Kop de Boulogne, notamment les Skinheads, ne sont pas tous originaires des classes défavorisées. Certains appartiennent aux classes supérieures. Il rassemble tout à la fois des exclus qui manifestent leur inquiétude d'un « monde en désenchantement », des étudiants d'extrême droite, pour la plupart inscrits au *PSG Assas Club*, qui cherchent l'aventure et le frisson à travers la construction d'une identité masculine virilisée et exacerbée dans le hooliganisme et l'appartenance aux mouvements d'extrême droite et, d'autres supporters issus pour leur part des organisations d'extrême droite dont l'objectif est de s'opposer à la montée du communisme et du socialisme en France. L'inscription dans les idéologies d'extrême droite peut ainsi connaître des chemins divers et variés dus à l'histoire de vie de chacun.

Les supporters les plus engagés participent également au service d'ordre de partis d'extrême droite. Si, aujourd'hui, croix celtiques ou gammées ont disparu, on est néanmoins frappé par l'uniformité de la couleur grise ou noire des tenues arborées par les supporters. Tout comme on peut légitimement s'interroger sur les raisons qui ont conduit les dirigeants du PSG à laisser se développer de pareilles organisations ou à recruter entre 1996 et 2000 comme responsable des stewards un ancien hooligan d'extrême droite (cf. figure 2) ? Les normes sont ainsi très souvent et impunément contournées lorsque deux groupes sociaux y trouvent un intérêt commun.³⁷ Mais, ce contexte anémique pose un autre problème : l'absence de condamnation renforçant chez les jeunes supporters l'idée que tout acte impuni n'est pas grave³⁸.

36. Michel Wieviorka, *Le racisme, une introduction*, Paris, La Découverte, 1998, p. 30.

37. Howard S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, trad. de l'angl. par Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985 (*Outsiders*, New York, Free Press, 1963).

38. Sébastien Roché, *La délinquance des jeunes*, Paris, Seuil, 2001.

d) De l'infiltration à la désorganisation sociale : le cas (entre autres) des pays de l'ex « Bloc de l'est » à travers celui des supporters du Ferencváros Budapest

Le problème se redouble dès lors que ce laxisme organisé ou toléré répond, dans certains pays, à des motifs politiques plus ou moins clairement affichés posant dès lors la question de l'inscription du sport dans la montée des nationalismes.

En septembre 2003 les supporters d'extrême droite du *Ferencváros Budapest* investissent la pelouse du stade et agressent physiquement leurs propres joueurs qui, selon eux ne défendent pas assez les couleurs et les valeurs du club. Dérapage hors norme puisque habituellement les supporters se contentent de huer leurs joueurs ou faire la grève du soutien. En septembre 2006 ce même groupe participe aux manifestations de rue et aux affrontements qui s'en suivent pour s'opposer à la politique gouvernementale. Quel lien faire entre les deux événements ? Les liens entre extrême droite et supporters du *Ferencváros* ne sont pas nouveaux. Le club était financé avant, et pendant, la seconde guerre mondiale par les nazis.

Cette dernière manifestation n'est que le reflet de l'instrumentalisation de supporters déjà acquis à une idéologie, faisant suite aux récentes déclarations, médiatisées malgré lui³⁹, du premier ministre hongrois lors d'une réunion de travail avec le groupe parlementaire socialiste où il affirmait avoir « merdé, pas un peu beaucoup [...] Il est évident que nous avons menti tout au long des 18 derniers mois ». Cette déclaration venait s'ajouter au climat de déception générale face à la situation politique, économique et sociale instaurée par l'actuel gouvernement durant quatre années de mandat. Les violences exercées par les supporters d'extrême droite ne font que traduire la transformation et l'incertitude économique et sociale vécue par nombre de hongrois qui constatent une bipolarisation de la société. Aux espoirs nés de la libéralisation du pays en 1990 succèdent les doutes sur le bien fondé de l'économie libérale et de la capacité des dirigeants actuels à assurer un avenir aux jeunes hongrois⁴⁰.

L'extrême droite hongroise cristallise le débat autour des questions d'incertitudes sociales et sociétales en instrumentalisant le

39. L'enregistrement audio, non prévu, a en effet été diffusé *in extenso* sur le site web de la radio nationale.

40. Le cas est identique en Pologne, en Fédération de Russie ou dans beaucoup d'autres pays de l'ancien bloc de l'Est.

sport et les supporters. Viktor Orlan, leader de la droite hongroise, en mobilisant la rue et ses partisans en utilisant un vecteur communicationnel fort de nos sociétés modernes, le football, n'a en fait d'autre but, clairement affirmé, que de forcer Ferenc Gyurcsány à démissionner. Les dirigeants sportifs pourraient, dès lors, être tentés, comme le suggérait dès 1991 Ehrenberg, de faire croire qu'il s'agit d'extrémistes extérieurs au football, venant commettre leurs méfaits dans le stade.⁴¹ Pas du tout. Ainsi, EJ, supporter du *Ferencváros* nous déclarait : « Ne crois pas. J'aime le foot. J'aime mon club. Mais aujourd'hui ou et comment veux-tu que je crie mes peurs et que je me révolte contre la politique actuelle et les politiques ? ». Le stade et le football deviennent ainsi le théâtre de violences et d'idéologies qui pour extrémistes, déraisonnables et intolérables qu'elles soient ne font que traduire les craintes d'une partie de la population. Le sport n'est plus seulement « un lieu de débridement toléré des émotions »⁴² il est un laboratoire social témoin de la fabrication des exclus en révolte.

De l'instrumentalisation aux nationalismes : le sport comme appareil de domination ethnique, culturelle, politique et religieuse

Le sport constitue plus qu'une simple activité physique compétitive. Il est une véritable caisse de résonance des violences liées aux enjeux politiques, nationalistes, culturels, ethniques et raciaux qui l'investissent et trouvent en lui un vecteur propice à leur expression. L'expression des nationalismes constitue à cet égard une grille de lecture de première importance. Car, en raison de la forte charge symbolique et identitaire véhiculée par le sport, et pas seulement par le football, celui-ci peut devenir rapidement le lieu d'affrontements violents. Ainsi en 2003 le match de water-polo opposant en Slovénie, la Serbie-et-Monténégro à la Croatie est le théâtre de violents affrontements. Le ministre des Affaires étrangères serbe, Goran Svilanovic, loin de calmer les esprits a cru bon de se jeter à l'eau pour fêter la victoire de son équipe, ajoutant à la confusion ambiante. Plus grave encore, dans le sillage de cette affaire, le ministre des Affaires étrangères croate a annulé son déplacement au

41. Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1991.

42. Norbert Elias, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1986, traduction 1994.

Monténégro après le vandalisme perpétré contre l'ambassade de Croatie de Belgrade en représailles aux comportements des supporters croates. Pour le journal serbe *Politika* : « On est en droit de se demander si une rencontre sportive opposant nos deux pays peut se dérouler normalement [...] Après le vandalisme des supporters croates en Slovénie et la riposte serbe, des questions se posent au sujet d'une jeunesse qui a grandi sous les régimes de Franjo Trudjman et Slobodan Milosevic ». ⁴³ Émergent ainsi d'autres revendications idéologiques dont le fondement n'est plus seulement l'exclusion. Elles sont plus difficiles à endiguer car elles reposent non seulement sur des *a priori*, des préjugés et des jugements de valeurs, mais aussi sur des atrocités que la mémoire individuelle et collective ne peut effacer d'un seul trait. Les conflits ethniques peuvent ainsi perdurer et prolonger la guerre dans le sport qui devient un terrain idéal pour la construction ou le renforcement des identités nationales. En définitive, ce cas montre bien de quelle manière ce n'est plus seulement la violence politique qui investit le sport, mais également la violence sportive, qui contamine le champ politique au fur et à mesure que les acteurs donnent au sport une importance accrue et que l'enjeu de la victoire se pare d'une charge symbolique surdéterminée que les contentieux ancrés dans le passé conflictuel contaminent sévèrement.

Le sport peut également constituer le creuset des fondamentalismes politiques et par ses propres dynamiques devenir producteur d'une violence consubstantielle de la compétition, susceptible de rebondir dans le champ politique. Ils peuvent se concentrer dans de simples refus : ne pas accepter d'affronter un adversaire de confession différente ou encore un athlète avec lequel se pose un différend politique, culturel, religieux ou autre. Que penser en effet d'Arash Miresmaeili, champion du monde de judo 2001-2003 des 66 kg refusant de concourir à Athènes contre Ehud Vaks sous le prétexte qu'il est juif ? Que penser du même athlète qui monte sur le podium des championnats du Monde avec le Coran ? Nationalisme et religion s'opposent ici à l'inter culturalisme, au mélange des peuples mis en avant, *a priori*, à travers l'organisation et la participation aux Jeux Olympiques. Ce n'est pas le fait d'un homme ordinaire mais du héros ⁴⁴ d'un pays (l'Iran) défenseur d'une religion (l'Islam)

43. Daniel Grubisa, « Le water-polo ou la guerre par d'autres moyens », *Courrier international*, n° 660, 2003, p. 14.

44. Pascal Duret, *L'héroïsme sportif*, Paris, PUF, 1993. Pierre Centlivres, Daniel Fabre et

favorisant, par ses actions, « la rencontre conflictuelle plus générale entre l'Occident et l'Islam ». Affirmer cela ne revient pas à faire de l'Islam un « mot sac »⁴⁵, mais montre comment un sportif peut, à son niveau, instrumentaliser le sport au point d'en faire un discours culturellement acceptable par un ensemble d'hommes possédant une caractéristique commune : la religion.

L'ambiguïté de l'apolitisme théorique du sport et de l'autonomie toute aussi utopique du champ sportif à l'égard des enjeux politiques est aussi comptable de ces dérapages. C'est ainsi qu'en ex-Yougoslavie, sous l'égide d'Arkan (Zeljko Raznatovic), chef de guerre serbe, les supporters les plus engagés et enragés du club de football, l'*Obilic* Belgrade, qu'il soutenait et dont il était l'un des fervents animateurs, se sont constitués en commando. Engagés dans la garde des volontaires serbes, les hooligans serbes sont devenus les Tigres, et Arkan, à leur tête, s'est octroyé le titre de commandant. Leur mission était de passer derrière l'armée serbe pour éradiquer toute vie dans les villages. Les chants des supporters se sont alors mués en chants de guerre haineux, la violence a débordé le stade et trouvé dans la guerre l'occasion d'exprimer les plus vils comportements lors de véritables campagnes d'épurations ethniques.⁴⁶

En guise de conclusion

Les déclarations des hommes politiques s'avèrent bien désuètes et réductrices. Elles répondent de la logique de l'immédiateté face à un phénomène traité dans l'urgence médiatique sous la pression d'incidents majeurs menaçant « l'ordre en public ». ⁴⁷ Elles s'inscrivent ensuite dans la dénonciation de faits et d'actes qui semblent se développer un peu partout en Europe : résurgence de nationalismes, montée de l'antisémitisme dans un grand nombre de pays,

Françoise Zonabend (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.

45. Mohammed Arkoun, « L'islam : réformer ou subvertir », *Cités*, hors série, 2004, p. 713-726.

46. Ivan Colovic, « Nationalisme dans les stades en Yougoslavie », *Manière de voir, Le Monde Diplomatique*, n° 39, 1998, p. 54-56. Laurent Coadic, « Tueurs de foot », *Sport et vie*, n° 31, 1995.

47. Sébastien Roché, *La société incivile : qu'est-ce que l'insécurité ?*, Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 1996.

progression électorale des droites extrêmes à travers notamment une conception ethnociste de l'identité⁴⁸. Elles sont nécessitées encore par la dénonciation de faits répréhensibles au regard des lois nationales, des traités et autres conventions européennes. Il répond enfin à d'autres enjeux : ceux d'une politique « pragmatique » ces déclarations concernant trois pays qui, il y a encore peu, réclamaient de manière concomitante et concurrentielle l'organisation des Jeux Olympiques de 2012.

Ce discours générique pose cependant problème. En associant la question du racisme à l'exercice de l'hostilité à l'encontre de groupes jugés différents sur une question de « nature » on élude la question de savoir s'il faut privilégier une action globale ou à l'inverse une action tenant compte des diversités qui viennent d'être énoncées ?⁴⁹ L'action doit être pensée à partir des catégories qui rendent compte de celles qui nous aident à analyser et interpréter l'émergence du racisme lui-même. Dans le discours de nos hommes politiques, ce n'est pas la maîtrise du phénomène qui importe, c'est son invisibilité. C'est ainsi que se développe dans la sphère sportive, un *ethos* répressif et punitif où, paraphrasant Wacquant, on peut voir au passage comment des mesures sécuritaires et policières, dépourvues d'effet (l'exemple le plus évident est l'Angleterre), arrivent à se généraliser, bien qu'elles échouent partout, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de contreparties éducatives, mais se trouvent pourtant validées par le fait même de leur diffusion⁵⁰. Les politiques sécuritaires qui sont proposées dans les stades, comme ailleurs dans la société, passent ainsi, à côté de l'essentiel : la fabrique sociale des émeutiers⁵¹.

Les idéologies présentes, affichées et revendiquées dans les stades, n'ont pas toute la même signification et, si leur expression est condamnable, ne doit-on pas observer et accepter, en tant que gestionnaire d'un pays ou d'un sport, que le football puisse devenir une sorte de « laboratoire social » de la société ? Quand l'économie se transforme radicalement au point de laisser pour compte une partie de sa population, la visibilité de la réaction (violence,

48. Jean-Yves Camus, « Les deux familles de l'extrême droite », *Le Monde diplomatique*, 2005, article consultable en ligne sur le site : <http://www.monde-diplomatique.fr/cartes/extremedroite>.

49. Michel Wieviorka, *La France raciste*, Paris, Seuil, 1992.

50. Loïc Wacquant, *Les prisons de la misère*, Paris, Seuil, coll. « Raisons d'agir », 1999.

51. Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003.

revendications politiques extrémistes) devrait devenir un signal politique compris et perçu par nos gouvernants. Dire cela ne revient pas à affirmer qu'il faut laisser s'installer les idéologies racistes, xénophobes et violentes dans nos stades, mais simplement accepter l'idée qu'il est peut-être mieux pour la société de les voir s'exprimer dans un espace clos, réglementé et structuré (le stade) que dans la rue, et de pouvoir observer ainsi, avant que le malaise ne s'installe définitivement ou de manière plus cruciale au sein de la société, la déstructuration sociale. Ce qui est beaucoup moins acceptable est le manque de réactivité des instances dirigeantes sportives face à la montée du racisme et de la xénophobie dans les stades, surtout si l'on tient compte, paradoxalement, des discours convenus et médiatisés sur les valeurs du sport. ♦

Dominique Bodin est Maître de Conférence HDR, Université Européenne de Bretagne, Rennes 2, Directeur du Larés-Las EA 2241

Luc Robène est Maître de Conférence HDR, Université Européenne de Bretagne, Rennes 2, membre du Larés-Las EA 2241

Stéphane Héas est Maître de Conférence HDR, Université Européenne de Bretagne, Rennes 2, membre du Larés-Las EA 2241

RÉSUMÉ

Racisme, xénophobie et idéologies politiques dans les stades de football

Récemment les manifestations racistes et xénophobes semblent se multiplier dans les stades au point qu'hommes politiques, dirigeants sportifs, voire le pape en personne, les dénoncent et annoncent des mesures pour éradiquer le phénomène. Mais ces problèmes sont-ils si récents ? L'annonce de mesures pour éradiquer ce qui se donne à voir dans les stades de football ne répond-elle pas de la logique de l'urgence médiatique face à un trouble de « l'ordre en public » ? Ces prises de position amalgament de fait des manifestations et des comportements qui n'ont bien souvent rien à voir entre eux, bien que hautement condamnables, au lieu de chercher à interpréter ce qui se donne à voir dans les stades afin d'adapter les réponses politiques et sociales et tenter de s'en prémunir. C'est à l'analyse des idéologies existantes ou émergentes dans les stades, réalisée à partir d'une recherche sur le hooliganisme commencée depuis bientôt 10 ans que s'intéresse cet article, en examinant à travers différents exemples de manifestations racistes les constructions identitaires et sociales mais aussi les processus sociaux à l'œuvre dans les tribunes des stades européens.

Racism, xenophobia and political ideologies in soccer stadiums

Racist and xenophobic incidents in soccer stadiums seem to have been on the rise of late, prompting statesmen, sports leaders, even the pope in person, to denounce this phenomenon and announce measures for its eradication. But are these troubles that recent ? Aren't the announcements of measures to stop what goes in the stadiums a response to the logic of media urgency in the face of disturbances of « order in public » ? In fact, these stances indiscriminately mix up manifestations and behaviors which, though highly reprehensible, often have nothing to do with each other, instead of seeking to interpret what goes on in the stadiums in order to adapt political and social responses and try to guard against it.

Based on a study of hooliganism begun nearly 10 years ago, the foregoing article undertakes an analysis of existing and emerging ideologies in the stadiums, scrutinizing diverse concrete manifestations of racism to examine social and identity constructs as well as the social processes at work in the bleachers of European stadiums.